IMAGES/

***BD* BRECCIA TOUJOURS VIBRANT**

Maître de la BD argentine, explorateur formel et roi du clair-obscur, Alberto Breccia continue d'influencer les bandes dessinées du monde vingt-cinq ans après sa mort à travers ses ouvrages clés, *Mort Cinder*, *Dracula* ou *l'Eternaute*. Une rétrospective, où se mêlent originaux et enregistrements audio et vidéo, lui rend hommage à Toulouse. DESSIN A. BRECCIA
«Petites et Grandes Histoires argentines – Alberto Breccia»,
du 12 octobre au 20 janvier, médiathèque José-Cabanis, Toulouse

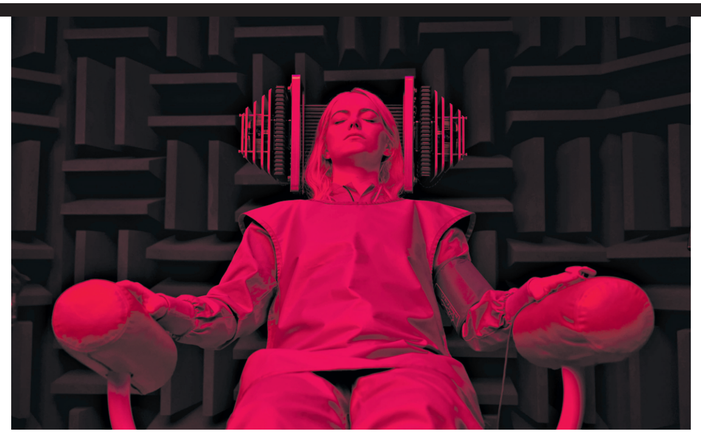
***CHRONIQUE* T'AS LE LOOK, PHOTOBOOK**

EUSA de NAOMI HARRIS, éd. Kehrer, 240 pp., 135 photos couleur, 45 €.

Tous les mardis matin sur *Libé.fr*, focus sur un livre photo. Cette semaine, *EUSA*, de la Canadienne Naomi Harris. Après avoir découvert la ville de Helen aux Etats-Unis, une cité bavaroise en plein Etat de Géorgie, la photographe a déniché les parcs à thèmes américains en Europe et des rassemblements folkloriques européens aux Etats-Unis. Dans *EUSA* – contraction d'Europe et de USA – elle pointe ces non-lieux, à cheval entre deux cultures, jusqu'à une perte totale des repères. Au format carré, privilégiant les portraits avec un bon coup de flash dans la figure, elle a photographié les Américains amateurs de bretzels et les Européens fanatiques de musique country dans un livre réjouissant à la couverture plastique bleue. Un regard plein d'humour sur un échangisme culturel étonnant.

Série/ «Maniac», ô dépressifs

Rétrofuturiste et psychédélique, la nouvelle création de Patrick Somerville et Cary Joji Fukunaga, diffusée sur Netflix, oscille entre réalité et fantasmagorie, dans une quête un poil chargée du bonheur en pilule.



Dans *Maniac*, Emma Stone et Jonah Hill prennent la pilule. PHOTOS NETFLIX

Maniac est une série avec les yeux plus gros que le ventre. Une uchronie parano qui se déploie d'abord sur le mode incongru de la comédie romantique platonique, avant de voler en morceaux à mesure que ses personnages se trouvent pris de bouffées délirantes. L'objet pourra horripiler, on y a retrouvé une des choses que l'on chérit le plus dans le format sériel : la faculté rare à séduire sans dévoiler ses intentions, une façon de tenir en haleine sans révéler ce qu'elle veut dire. Une série qui retarde au maximum le moment où il faut étroitiser le champ des possibles de la narration.

Maniac arrange son récit autour d'une série d'essais cliniques expérimentaux dont le but n'est rien moins qu'abolir la souffrance psychique. Mouton noir d'une richissime famille new-yorkaise, Owen (interprété par un Jonah Hill physiquement transformé) cherche dans cette médication un moyen de faire taire les voix qui lui expliquent que l'univers est régi par une série de schémas secrets et qu'il serait une des clés de cet ordre supérieur. Annie (Emma Stone) ferait partie de ce plan transcendantal, bien qu'elle semble surtout venue au labo pour mettre la main sur des pilules qu'elle gobe comme des Chocapic.

Savants fous. Lorgnant avec insistance du côté de Philip K. Dick, le monde de *Maniac* présente un présent qui ressemble au futur tel qu'on pouvait l'imaginer dans les années 80. Le reflet savoureux d'une ère où l'avenir semblait appartenir à la high-tech nippone (le labo étant emmené par un formidable trio de savants fous). Du mobilier au détail typographique, l'atmosphère de la série repose sur un assemblage de réalité virtuelle et de technologies désuètes, mélange de super-ordinateur à gros boutons qui clignotent et de terminaux monochromes époque Apple II.

Rythmée par la prise médicamenteuse, la série quitte ce «réel» pour suivre les rêves artificiels destinés à guérir ses cobayes. D'abord la revisitation de traumas passés, puis l'exploration de vies alternatives, sorte de longue glissade le long de la roue de l'existence karmique. Chaque immersion donnant lieu à une exploration des formes de la fiction, mimant tour à tour les codes du film noir, du gangsta movie ou de l'heroic fantasy. Le temps d'un flash *eighties*, par exemple, Owen et Annie se retrouvent à la poursuite d'un lémurien dans une comédie absurde et sanglante qui louche fortement sur le cinéma des Coen.

Aux commandes de *Maniac*, le showrunner Patrick Somerville (coscénariste de *The Leftovers*) et le réalisateur Cary Joji Fukunaga (*True Detective* saison 1) arrivent avec leurs bagages personnels. Un sens de l'exploration intérieure aux relents mystiques pour le premier, et un regard ultra-esthétisant pour le second. La série soigne si bien sa plastique qu'elle souffre de trop étaler ses références : il y a du Wes Anderson dans l'étrangeté grotesque et l'hystérie compassée de certains personnages trop apprêtés pour être vrais, tout comme il y a du Michel Gondry circa *Eternal Sunshine* dans ce goût pour la dépression onirique. Et si la série apporte un soin maniaque à l'élaboration de son présent, elle décroche lors de certaines escapades mentales, notamment lors d'une scène de manoir spirite qui sonne faux.

Quand les personnages répètent à l'envi qu'ils sont prêts à *«aller de l'avant»*, à dépasser la dépression dans laquelle ils marinent, la série prend un malin plaisir à s'éparpiller latéralement. Ces secousses qui agitent *Maniac* sont si fortes qu'elles vont jusqu'à déchirer le format série, la durée de ses épisodes oscillant entre vingt-huit et quarante-cinq minutes. Des tremblements qui transforment aussi les questions que creuse la narration, en les répétant inlassablement mais comme diffractées par l'apparition de nouveaux récits dans le récit. A travers les doutes d'Owen quant à la pertinence de l'expérience à laquelle il se soumet, la série rejoue en permanence les combats entre psychiatrie et psychanalyse, entre traitement chimique et divan analytique – tranchant le débat d'une façon un peu désinvolte.

Larmes d'étain. Mais le cœur de la bête, c'est l'examen répété de la porosité du réel et du virtuel, de ce qui est et de ce qui pourrait être. La question est frontalement posée à Owen, que l'on somme régulièrement de prouver qu'il sait distinguer le vrai de l'imaginaire pour justifier que l'épisode psychotique dont il a souffert est bien derrière lui (on note au passage le savoureux écho du terme *«épisode»*). De façon plus lancinante, l'omniprésence de la virtualité s'étale en toile de fond, la série mettant discrètement en scène l'arrivée de nouveaux services à la personne, comme AdBuddy qui permet de louer des amis de compagnie, prêts à régler une note de restaurant en échange de la lecture de quelques publicités (terrifiante dévirtualisation des modèles de Google et Facebook). Des larmes d'étain d'un ordinateur aux fils qui unissent Owen et Annie, le spectateur est sans cesse conduit à évaluer le degré de facticité de ce qu'il observe – avant de réaliser qu'il connaît davantage ce couple par leurs vies rêvées que par l'entremise du «réel». Ce jeu d'avatars successifs finit par surimprimer un discours sur le rôle de fiction – à la fois échappatoire et métaphorisation des maux aux vertus thérapeutiques.

On conviendra que *Maniac* n'est pas toujours hyper fine, notamment lorsque la série surligne ces réflexions à coups d'intrigues sur un manuscrit perdu de Don Quichotte ou compare sa propre trame aux écrits perdus des gnostiques. Si elle peut paraître inégale, indigeste ou boursouflée, elle n'en reste pas moins une fascinante boîte à images persistantes. On a ainsi passé un moment à revenir sur cette promesse de guérir l'esprit d'une pilule magique, qui transforme la recherche du bonheur –inscrite dans la Constitution américaine– en enjeu de santé publique et question d'assurance santé.

MARIUS CHAPUIS

MANIAC de PATRICK SOMERVILLE et de CARY JOJI FUKUNAGA avec Jonah Hill, Emma Stone… Sur Netflix.

DARGAUD

BD/ Meurisse à la racine

L'ancienne dessinatrice de «Charlie Hebdo» revisite son enfance bucolique dans «les Grands Espaces». Un retour aux sources pour célébrer la vie.

Où va-t-on lorsque son monde s'effondre ? Comment recrée-t-on un espace où l'on se sent bien, à l'abri, chez soi ? Le plus simple, évident, rassurant, est sans doute d'aller chercher dans son passé, de retourner en enfance, si ce moment de la vie était heureux. *«Longtemps j'ai rêvé d'avoir dans mon appartement parisien une porte spéciale qui s'ouvrirait directement sur les prés*, écrit en intro de son nouvel album Catherine Meurisse. *Je l'emprunterais à chaque saison, en un rien de temps, en un coup de crayon. J'irais faire des provisions de paysages, d'odeurs, de silence.»*

Avec *les Grands Espaces*, Catherine Meurisse continue de reprendre goût à la vie. Un an et demi après les attentats, en mai 2016, l'ancienne dessinatrice de *Charlie Hebdo* avait déjà signé *la Légèreté* où, des musées à la Villa Médicis, elle partait à la recherche de la beauté, dans une tentative, réussie, de se délivrer du mal en s'éloignant du laid. Après «qui suis-je ?», voilà une nouvelle question : «D'où je viens ?»

Dans *les Grands Espaces*, c'est un retour aux sources qui s'amorce. L'auteure raconte la volonté de ses parents de s'installer à la campagne dans les Deux-Sèvres dans les années 80, alors qu'elle était gamine. Tout un nouveau monde s'est ouvert pour l'enfant, qui s'est mise à planter des arbres et des fleurs et à se lancer, avec sa sœur, dans tout un tas de collections improbables, comme Pierre Loti : des pierres, des crottes d'animaux, des bouts d'os pour se créer son propre musée. D'une maison à moitié en ruine et d'un champ de cailloux, la famille va créer un monde, une Arcadie où il fait bon vivre et où Catherine Meurisse apprend à être et découvre son goût pour le dessin.

Y repenser, y retourner et s'y représenter petite dans une nature qui paraît immense permet à l'artiste d'être à la fois dans et en dehors du monde. De son trait léger et comique, elle décrit parfaitement la manière dont le jardin, espace protecteur, plutôt que d'enfermer, permet de se projeter vers l'ailleurs, la découverte du Louvre, de Fragonard, de Poussin, vers la modernité intrigante du Futuroscope pas loin, ou, au contraire, de prendre conscience des ravages des pesticides et de l'agriculture intensive aux alentours. Et ainsi, trente ans plus tard, de continuer de vivre.

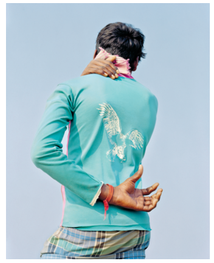
QUENTIN GIRARD

LES GRANDS ESPACES de CATHERINE MEURISSE, Dargaud, 92 pp., 20 €.

Photo/ «Dandaka», hindou mythe

Et le drame survint. Rama et Sita filaient l'amour doux, exilés dans un refuge de verdure. Par vengeance, le démoniaque Ravana enlève la princesse, laissant Rama inconsolable, baignant dans un océan de chagrin. *«C'est le livre où le conte bascule*, explique Vasantha Yogananthan. *L'enlèvement de la princesse introduit la guerre à venir.»* Le photographe, français aux origines srilankaises, poursuit dans ce tome 4 son exploration du grand mythe indien du Ramayana, entamée en 2013. Reprenant le principe des livres précédents, il retrace le chemin parcouru par les héros, guettant dans la culture indienne contemporaine les émanations de ce conte philosophique, tel ce Ravana défiant l'ennemi de son poignard de papier mâché, mi-fier mi-ridicule.

Mais le récit ne suit pas son cours sans surprises : pour la première fois, le livre inclut des fragments d'une bande dessinée, publiée dans les années 70. *«Chaque chapitre intègre l'utilisation d'images vernaculaires liées au mythe. On voulait commencer avec des éléments très anciens, comme des lithographies extraites de vieilles versions du Ramayana, et avancer vers des éléments plus contemporains, type bande dessinée. Elle a la particularité d'être la version la plus connue du mythe. C'est par elle que tous les gamins indiens découvrent l'histoire.»* D'où une narration plus directe, moins elliptique, qui résonne avec l'aspect dramatique de ce chapitre. Les photographies sont parfois pensées en miroir de la BD : Vasantha Yogananthan avait découpé des cases pour les montrer à ses modèles, qui imitent la pose de ces personnages de crayon. L'hommage est poussé jusqu'à la couverture, épaisse, cartonnée, délicieux rappel de nos lectures enfantines. On commence seulement à saisir l'ampleur de ce travail de sept ans, impliquant jusque-là 11 voyages, 5500 km, une autodiscipline thatchérienne et un certain sens de la créativité quant à son financement. *Spoiler* : le prochain tome ne comprendra plus de figure humaine. Rendez-vous en juin.

TESS RAIMBEAU

DANDAKA de VASANTHA YOGANANTHAN
Chose commune, 112 pp., 13 inserts, 50 €.